

Véronique ROY

Le roman québécois du XIX^e siècle : chroniques d'un romancier honteux

Après tout ce qui s'est écrit, dans le Québec du XIX^e siècle, sur la mission des écrivains et de la littérature, on s'attend sans doute à me voir décrire le romancier de l'époque comme un promoteur de l'identité nationale canadienne, dont l'œuvre célèbre les hauts faits historiques du pays et vante la piété de ses habitants. Il est vrai que l'élite intellectuelle, tant politique que cléricale, confine très tôt, au XIX^e siècle, les écrivains du Québec à ce rôle¹ par le discours qu'elle tient sur la littérature². À preuve les propos d'Étienne Parent, qui dénonce la « littérature légère » et les « œuvres des feuilletonistes européens » (1982, p. 25), tout en conseillant à la jeunesse instruite de s'en tenir aux « lectures sérieuses » pour mieux servir son peuple. Puis ceux de l'abbé Casgrain, aux yeux de qui la littérature canadienne se doit d'être « grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélisatrice » (1884, p. 368). Bref, au Québec, au XIX^e siècle, il n'y a qu'une avenue possible pour les écrivains qui aspirent à la reconnaissance de l'élite : celle du nationalisme et du catholicisme.

Cela est d'autant plus vrai pour les auteurs de romans qu'ils pratiquent un genre qu'on juge difficilement compatible, dans le Québec du XIX^e siècle, avec ces enjeux. Pour l'élite, le roman est, par définition, un genre immoral et frivole. Il faut donc jouer la carte de la piété et du nationalisme avec un zèle extraordinaire pour le pratiquer sans risque.

¹ En fait, cette tendance se dessine à partir des années 1840 et s'affirme avec de plus en plus d'insistance à mesure que l'on avance dans le siècle. Elle se manifeste donc assez tôt dans l'histoire du roman, qui débute avec la publication des *Révélations du crime* de François-Réal Angers et de *L'Influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé fils, en 1837.

² Pour en savoir plus à ce sujet, consulter Maurice Lemire et alii, *La Vie littéraire au Québec, 1764-1914*, vol. II à IV, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991-1996.

Les romanciers du XIX^e siècle l'ont bien compris. Il n'y a qu'à lire, pour s'en convaincre, les préfaces de leurs œuvres : ils y encensent la patrie et l'Église au mépris de la nature romanesque de leurs textes et de leur statut d'écrivain. La préface de *Charles Guérin* (1854) de Pierre J. Olivier Chauveau l'illustre bien³ :

Ceux qui chercheront dans *Charles Guérin* un de ces drames terribles et pantelants, comme Eugène Sue et Frédéric Soulié en ont écrit, seront bien complètement désappointés. C'est simplement l'histoire d'une famille canadienne contemporaine que l'auteur s'est efforcé d'écrire, prenant pour point de départ un principe tout opposé à celui que l'on s'était mis en tête de faire prévaloir il y a quelques années : *le beau, c'est le laid*. C'est à peine s'il y a une intrigue d'amour dans l'ouvrage; pour bien dire, le fonds du roman semblera à bien des gens, un prétexte pour quelques dissertations politiques ou philosophiques. (1854, p. 31)

Ici, Chauveau⁴ refuse les expédients du feuilleton « made in France » et du romantisme⁵, qu'il juge inconciliables avec sa mission, à titre d'écrivain canadien : édifier la nation tout en respectant la morale, comme il le spécifie plus loin (voir 1854, p. 31). À l'en croire, il est donc un bon catholique et un bon patriote parce qu'il se garde de frayer avec les suppôts littéraires enfantés par la France moderne. C'est d'ailleurs ce qu'affirmeront faire la plupart des romanciers du XIX^e siècle⁶.

³ Cette idée se trouve exprimée pour la première fois dans *La Terre paternelle* (1846) de Patrice Lacombe.

⁴ En fait, c'est son éditeur, George Hippolyte Cherrier, qui rédige la préface de *Charles Guérin*. Or, le discours de l'éditeur reflète l'opinion de l'auteur, qui transparaît dans les notes.

⁵ Il y a bien certains Romantiques catholiques — comme Chateaubriand — qui sont encensés par l'élite canadienne. Or, elle combat plusieurs autres Romantiques : c'est le cas de Victor Hugo romancier.

⁶ Il y a bien quelques écrivains comme Philippe Aubert de Gaspé fils et Joseph Doutre qui n'hésitent pas à se réclamer du modèle français. Ils ont cependant publié leurs œuvres pendant la première moitié du siècle, avant que la campagne de dénonciation du roman atteigne son point culminant.

Or, quand on lit leurs romans, on en vient à se questionner sur la validité de ce discours. Car plusieurs éléments, dans leurs textes, permettent de croire qu'ils sont loin d'être aussi insensibles à leur mère patrie⁷ qu'ils veulent bien le prétendre⁸. C'est le cas des personnages d'écrivains fictifs qui s'inspirent, dans ces œuvres, des clichés romantiques et réalistes de la France, et ce, sans faire l'objet d'une condamnation réelle. Ce faisant, ils insèrent un écart entre le discours officiel et le discours romanesque des auteurs qui pose la question suivante : la vraie nature de l'héroïsme, en matière d'écriture, au Québec, au XIX^e siècle, tient-elle vraiment au nationalisme et à la religion? C'est à cela que nous tenterons de répondre, en étudiant des personnages d'écrivains dans deux romans québécois du XIX^e siècle, *Charles Guérin* de P.-J.-O. Chauveau et *Jean Rivard* d'Antoine Gérin-Lajoie⁹.

Charles Guérin

Commençons par *Charles Guérin*. Chauveau y raconte l'histoire de Charles, cet orphelin de père qui devient « chef de famille » après que son frère aîné, en quête d'un avenir meilleur, eut quitté le Canada. Pour gagner son pain, Charles décide de se faire avocat et quitte sa paroisse natale pour étudier le droit à la ville. C'est alors qu'il fréquente le grand monde, ce qui fait naître chez lui l'ambition littéraire et la passion des lettres. Il y devient aussi amoureux de Clorinde Wagner, la fille d'un voisin qui convoite le domaine familial des Guérin. Obnubilé par ses idées romanesques et aveuglé par son amour, Charles donne alors dans le piège que lui tend son futur beau-père : il signe des billets et se trouve contraint de lui céder sa terre. Dès lors, les relations entre Charles et Clorinde sont rompues et la famille Guérin vit dans une profonde misère. Puis Charles cesse de fréquenter

⁷ Je fais ici référence à la France du XIX^e siècle, plus précisément celle du romantisme et du réalisme, car c'est elle — et non celle de la littérature classique — que les écrivains désavouent.

⁸ C'est le cas, par exemple, de l'intertextualité.

⁹ Si nous avons arrêté notre choix sur ces deux romans, c'est qu'ils sont les seuls, au sein du corpus qui nous intéresse, à mettre en scène des personnages qui aspirent à écrire une œuvre de fiction

le monde et les cercles littéraires pour épouser une jeune habitante canadienne et se faire colon. La chance lui sourit enfin : il devient heureux et prospère.

J'aimerais m'attarder au segment de l'intrigue qui décrit les velléités littéraires de Charles. Pour l'écrire, Chauveau s'est visiblement inspiré d'*Illusions perdues* de Balzac. En effet, Charles est le frère spirituel de Lucien Chardon, alias le sieur de Rubempré, ce jeune provincial qui se lance à l'assaut de Paris, en quête de gloire littéraire¹⁰. À son arrivée dans la capitale, Lucien est introduit dans le Cénacle, ce cercle d'intellectuels dont les membres cultivent d'honnêtes amitiés et célèbrent les vertus du travail. C'est là tout le contraire du journalisme, cet univers de corruption et de plaisirs faciles qui va bientôt happer le jeune homme. Après quelques semaines, Lucien quitte en effet le Cénacle, qui lui demande de trop grands sacrifices, pour devenir journaliste. Ce faisant, il commet un acte de haute trahison envers la grande littérature — le journalisme étant la petite — qui scelle son malheur. Charles Guérin connaît les mêmes tribulations. Or, au lieu du journalisme et de la littérature, ce sont le caprice et le devoir qui se disputent sa conscience. Et le caprice, chez Chauveau, c'est l'« esprit romanesque », cette « maladie de l'intelligence » (1854, p. 113) qui, par exemple, rend la littérature plus attrayante que le droit. Ce mal, c'est d'ailleurs la France qui le lègue à Charles, car pour le décrire, Chauveau caricature la figure du génie romantique¹¹. À preuve cet extrait dans lequel Charles lit Chateaubriand plutôt que le traité juridique de Domat :

Il y avait déjà près d'une heure que Charles était arrêté sur la même page de son livre, poursuivant dans son imagination des milliers de ces séduisants fantômes que la moindre des choses suffit pour évoquer à l'âge de seize ou dix-sept ans, et que la

¹⁰ J'ai déjà montré, dans ma thèse de maîtrise, tous les liens qui unissent leurs destins. Je n'y reviendrai que pour parler de ce qui touche à la littérature et au statut d'écrivain. Voir Véronique Roy, *L'Inscription du littéraire dans Charles Guérin de P.-J.-O. Chauveau*, Université d'Ottawa, 2001.

¹¹ L'essence de cette figure a été immortalisée par des écrivains français comme Victor Hugo et Alfred de Vigny.

prose poétique de Chateaubriand plus que toute autre chose peut faire surgir en foule, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit brusquement pour laisser entrer deux jeunes gens. (1854, p. 76-79)

Outre la présence de Chateaubriand, ce passage se rattache au romantisme par la rêverie de Charles, qui réunit d'ailleurs tous les traits du héros romantique¹². En somme, qu'il s'inspire de Balzac ou du romantisme, le destin littéraire de Charles se relie à la France.

À première vue, ce lien semble cependant tenir de la répulsion plus que de la fascination. Chauveau qualifie, en effet, de « lubies » les élans romantiques de Charles, puis les rend responsables de tous ses malheurs. C'est d'ailleurs en les abandonnant, on se le rappellera, que le héros trouve la paix. De même, le plaidoyer de Balzac en faveur de la littérature devient une charge contre elle, dans *Charles Guérin*, car elle est réduite à y incarner l'esprit romanesque. Mais cela ne signifie pas pour autant que Balzac et le romantisme sont confinés dans ce texte à la négativité. Leur présence génère, par exemple, un *sous-texte* qui leur attribue une tout autre valeur. Ce texte relève de ce que Susan Suleiman qualifie de *surenchère* ou de *débordement* (1983, p. 247) pour parler des éléments qui mettent la thèse d'un roman en péril en voulant l'illustrer. Ainsi, dans *Charles Guérin*, Balzac et le romantisme sapent le discours sur l'esprit romanesque — c'est un mal dont il faut se guérir —, car leur présence expose le lecteur aux charmes de la France littéraire. Ce serait là un moindre mal si l'auteur s'y montrait, pour sa part, insensible. Alors, seuls quelques incorrigibles se prendraient d'affection pour le Charles romantique, tandis que la horde des lecteurs dociles louerait l'agriculteur. Chauveau est loin, cependant, d'être hostile à la première mouture de son héros. Disons d'abord qu'il nous le fait côtoyer pendant près de trois cents pages avant de nous présenter le Charles agriculteur, dans un épilogue qui compte à peine une dizaine de pages. Il aurait pourtant été plus simple, pour un chantre de l'orthodoxie tel Chauveau, de mettre en scène, dès

¹² Tout au long du récit, l'auteur montre que le sceau du génie romantique l'auréole : sa sensibilité domine sa raison, il voit des choses qui demeurent invisibles à autrui, etc.

le départ, un écrivain qui eût prêché les vertus de l'agriculture et du catholicisme. Mais le fait est qu'un tel scénario eût occulté l'écrivain balzacien et le génie romantique de *Charles Guérin*. Et ce n'est visiblement pas ce que veut l'auteur, car plusieurs passages du roman traduisent son penchant pour l'esprit romanesque. Nous n'en citerons qu'un, mais des plus éloquents. Il provient de l'épilogue, qui donne une description très romanesque de madame Charles Guérin, qu'on avait pourtant présentée, au début de l'intrigue, comme l'antidote parfait à la maladie littéraire de Charles : « Madame Guérin est [...] l'élégante de l'endroit. [...]. Dans les longues soirées d'hiver, on cause chez elle, on y fait de la musique, on lit en petit comité ce que l'on peut se procurer de plus nouveau. » (1854, p. 351) Ainsi, dans *Charles Guérin*, la littérature fleurit jusque dans les zones qui sont censées la combattre. Cela est loin de légitimer, on en conviendra, le discours antiromanesque de Chauveau.

Jean Rivard

Le même phénomène s'observe dans le roman *Jean Rivard*. L'auteur y raconte l'histoire de Jean Rivard, un jeune homme qui s'est fait défricheur, pour gagner son pain, à la suite du décès de son père. S'il songe d'abord à se faire avocat, Jean abandonne cette idée quand le curé de sa paroisse lui sert un sermon sur l'encombrement des professions libérales. Grand bien lui prend. Car après avoir déboisé et ensemené son lopin de terre, il fonde la paroisse de Rivardville, où il coule des jours heureux en compagnie de sa femme et de sa nombreuse progéniture. Bref, avec *Jean Rivard*, on se trouve devant un calque de *Charles Guérin*, à l'exception près que, chez Gérin-Lajoie, le rôle de l'écrivain fictif revient à Gustave Charmenil, un ami de notre défricheur. Étudiant le droit à Montréal, Gustave taquine les muses et assiste à des bals, aussitôt qu'il en a l'occasion, tout comme Charles Guérin. Et, comme lui, il en retire d'amères déceptions. En fait, *Jean Rivard* peut se lire comme un manifeste contre l'esprit romanesque, au même titre que *Charles Guérin*. Sa préface est d'ailleurs, à ce sujet, éloquente. Gérin-Lajoie y joue les écrivains clérico-nationalistes tandis qu'il dénonce les lectures frivoles :

Jeunes et belles citadines qui ne rêvez que modes, bals et conquêtes amoureuses; jeunes élégants qui parcourez, joyeux et sans souci, le cercle des plaisirs mondains, il va sans dire que cette histoire n'est pas pour vous. [...]

Mais, que voulez-vous? Ce n'est pas un roman que j'écris, et si quelqu'un est à la recherche d'aventures merveilleuses, duels, meurtres, suicides ou intrigues d'amour tant soit peu compliquées, je lui conseille amicalement de s'adresser ailleurs. On ne trouvera dans ce récit que l'histoire simple et vraie d'un jeune homme sans fortune, né dans une condition modeste, qui s'élève par son mérite à l'indépendance de fortune et aux premiers honneurs de son pays. (1874-1876, p. 15-16)

C'est là la préface de *Charles Guérin*, à quelques détails près. Imitant Chauveau, Guérin-Lajoie refuse l'étiquette de romancier et rejette les topoï romanesques de la France, que l'on reconnaît ici aisément. De même, s'il met en scène Charmenil, on a l'impression que c'est pour mieux dénoncer, notamment, l'écrivain fictif balzacien et le mythe du génie romantique. Car Gustave, tout comme Charles, est le calque de ces figures d'écrivain, ainsi que le montre sa correspondance avec Jean. Témoin, cet extrait dans lequel il confie ses peines au jeune défricheur :

Te le dirai-je, mon bon ami? Ce bel avenir que je rêvais, cette glorieuse carrière que je devais parcourir, cette fortune, ces honneurs, ces dignités que je devais conquérir, tout cela est maintenant relégué dans le domaine des illusions. Sais-tu à quoi ont tendu tous mes efforts, toutes les ressources de mon esprit, depuis deux ans. À trouver les moyens de ne pas mourir de faim. C'est bien prosaïque, n'est-ce pas? C'est pourtant là, mon cher ami, le sort de la plupart des jeunes gens qui, après leur cours d'étude, sont lancés dans les grandes villes, sans argent, sans amis, sans protecteurs et sans expérience de la vie du monde. Ah! Il faut bien bon gré mal gré dire adieu à la poésie, aux jouissances intellectuelles, aux plaisirs de l'imagination, et, ce qui est plus pénible encore, aux plaisirs du cœur. (1874-1876, p. 62)

Ici, Gustave s'exprime en des termes qui rappellent ce passage d'*Illusions perdues*, dans lequel un journaliste d'expérience tente de dégoûter Lucien du travail, en lui prédisant la misère, s'il choisit le Cénacle :

Mon pauvre enfant, je suis venu comme vous le cœur plein d'illusions, poussé par l'amour de l'Art, porté par d'invincibles élans vers la gloire : j'ai trouvé les réalités du métier, les difficultés de la librairie et le positif de la misère. Mon exaltation, maintenant comprimée, mon effervescence première me cachaient le mécanisme du monde; il a fallu le voir, se cogner à tous les rouages, heurter les pivots, me graisser aux huiles, entendre le cliquetis des chaînes et des volants. (1977, p. 342)

Chez Balzac, on le sait, c'est pour avoir préféré le journalisme au Cénacle que Lucien perd ses illusions sur le monde. Si Gustave perd les siennes, c'est plutôt pour s'être laissé dicter sa conduite par l'esprit romanesque, tout comme Charles. À preuve ce passage dans lequel il entretient Jean de sa nouvelle flamme, en des termes empruntés au vocabulaire romantique qui hante le XIX^e siècle :

Imagine-toi que, dès les premiers temps de mon séjour ici, je voyais tous les dimanches, à l'église, tout près du banc où j'entendais la messe, une jeune fille de dix-huit à vingt ans dont la figure me rappelait involontairement tout ce que j'avais lu et rêvé de la figure des anges : des traits de la plus grande délicatesse, un teint de rose, de beaux grands yeux noirs, une petite taille mignonne, de petites mains d'enfant et, comme diraient les romanciers, des lèvres de carmin, un cou d'albâtre, des dents d'ivoire, etc. (1874-1876, p. 62-63)

Ici, le spectre de l'esprit romanesque se dessine et Gérin-Lajoie — tout comme Chauveau — en dénonce les effets en gratifiant Gustave d'un triste destin, dont il fait état dans l'une de ses lettres à Jean :

J'ai reçu ta lettre où tu m'annonces que tu te fais défricheur. Tu parais croire que ton projet va rencontrer en moi un adversaire acharné; loin de là, mon cher, je t'avouerai franchement que si je n'avais pas fait deux années de cléricature, et surtout si comme toi j'avais cinquante louis à ma disposition, je prendrais peut-être aussi la direction des bois, malgré mes goûts prononcés pour la vie spéculative et intellectuelle. Tu ne saurais croire combien je suis dégoûté du monde. Je te félicite de tout mon cœur de n'avoir pas suivi mon exemple. (1874-1876, p. 61)

Ainsi, dans *Jean Rivard*, la littérature — celle qui se matérialise à travers les clichés propres au romantisme et à l'univers romanesque de Balzac — est destinée à produire le mal. Mais elle est moins démoniaque qu'on ne le croit, comme le montrent plusieurs « débordements » du texte. Il y a d'abord le destin de Gustave. Au départ, il semble renforcer la thèse de Gérin-Lajoie : mieux vaut cultiver la terre que de se bercer d'illusions littéraires. Ainsi, dans les premières années de sa correspondance avec Jean, le jeune homme dit mourir de faim, littéralement. Or, à mesure que le temps passe, son sort s'améliore. Au métier d'avocat, il joint bientôt ceux de traducteur, sténographe et journaliste, quand il ne plaide pas pour l'élection d'un candidat politique comme Jean, lors de son élection à la députation du comté de Bristol. Puis il cesse fréquenter le monde pour se consacrer à des lectures sérieuses, comme le prouve cet extrait d'une de ses lettres :

Mon ambition a pris une tournure intellectuelle. J'ai une soif inextinguible de connaissances. [...] L'histoire, la philosophie, les sciences, m'intéressent beaucoup plus qu'autrefois. Je me suis dévoué depuis quelque temps à l'étude de l'économie politique; j'y trouve un charme inexprimable. (1874-1876, p. 293-294)

Ce changement de cap fragilise la thèse de *Jean Rivard*, car on se demande, en refermant le livre, ce qui empêche Gustave de se faire défricheur, après qu'il se fut guéri de l'esprit romanesque. S'il avait mis sa plume au service du pays, en racontant les exploits du noble défricheur, on lui passerait encore de ne pas avoir l'étoffe d'un colon.

Mais il n'en est rien. Jusqu'à la toute fin du récit, il reste ce bon citadin dont le seul mérite est d'avoir légué sa correspondance à l'auteur de *Jean Rivard*. Bref, son destin crée une faille dans le discours antiromanesque de *Jean Rivard*. Certes, on objectera qu'à défaut d'un Gustave Charmenil, il reste toujours un Jean Rivard pour briller au firmament de la thèse agricole. Cela est vrai. Mais cette idole connaît elle aussi des accès romanesques. Ainsi, lors des longues soirées d'hiver, Jean écrit des vers qu'il consigne dans un journal intime. Puis il cite à tout propos les auteurs de sa bibliothèque. Il va même jusqu'à peindre en vert les volets de sa demeure, par pure « fantaisie romanesque » (1874-1876, p. 204) Citons enfin, pour preuve de ce penchant romanesque, ce passage de la préface de *Jean Rivard* :

Hâtons-nous [...] de dire, mesdames, de peur de vous laisser dans l'erreur que Jean Rivard était [...] d'une nature éminemment poétique, et d'une tournure à plaire aux dédaigneuses de votre sexe. [...] Trois mois passés au sein d'une grande cité, entre les mains d'un tailleur à la mode, d'un coiffeur, d'un bottier, d'un maître de danse, et un peu de fréquentations de ce qu'on est convenu d'appeler le grand monde, en eussent fait un élégant, un fashionable, un dandy, un cavalier dont les plus belles jeunes filles eussent raffolé. (1874-1876, p. 16)

Ici, ce n'est pas seulement la littérature qui contamine Jean Rivard. C'est la figure du dandy, que l'on sait héritée de l'univers romanesque de la France du XIX^e siècle. Gustave n'est donc pas le seul qui questionne, dans *Jean Rivard*, le discours sur l'esprit romanesque, car le héros/héraut de l'idéologie y opère lui-même des failles.

La fiction héroïque

Quand on lit *Charles Guérin* et *Jean Rivard*, on comprend qu'au XIX^e siècle, c'est à travers sa fiction que l'écrivain du Québec assume son destin héroïque. C'est ce qui se produit avec Chauveau et Gérin-Lajoie, qui questionnent la doxa par l'intermédiaire de leurs écrivains fictifs, Charles et Gustave. Il s'agit là d'un geste héroïque, car la

répression qui sévit, à ce moment, dans le domaine littéraire force à la circonspection. Charles et Gustave sont donc des héros, malgré leurs échecs en tant que littérateurs, car ils dévoilent un pan du champ littéraire québécois que le clergé et la classe politique du XIX^e siècle — ce sont alors les principales instances de légitimation de la littérature — voulaient camoufler. Grâce à eux, on découvre la fascination coupable des écrivains du XIX^e siècle pour Balzac et le romantisme. De même, on constate, en marge de cet attrait, un désir de reconnaissance qui transcende la mission officielle des écrivains québécois du XIX^e siècle. Prenons le cas de Chauveau et Gérin-Lajoie. Si l'on considère que Charles et Gustave sont leurs doubles fictifs, on peut affirmer que les auteurs de *Jean Rivard* et de *Charles Guérin* ont caressé des rêves de gloire littéraire, même s'ils étaient censés se dévouer exclusivement à leur pays, comme l'attestent leur discours et leur vie professionnelle¹³. Bref, Charles et Gustave leur permettent d'exprimer des idées différentes de celles que l'élite véhicule sur le rôle des écrivains et de la littérature. Certes, il s'agit là d'un geste mal assumé, car Chauveau et Gérin-Lajoie honorent le mandat politique et social encensé par la classe dirigeante. Mais c'est précisément, à mon avis, ce qui en fait l'intérêt, dans le contexte de censure littéraire qui prévaut au XIX^e siècle.

Bibliographie

BALZAC, Honoré de. 1977, *Illusions perdues*, dans *La Comédie humaine*, tome V, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque La Pléiade ».

CASGRAIN, Henri-Raymond. 1884 [1860], « Le Mouvement littéraire au Canada », dans *Œuvres complètes*, tome I. *Légendes canadiennes et variétés*, Montréal, Beauchemin et Valois.

¹³ Au milieu du XIX^e siècle, au Québec, la littérature est loin d'être un métier lucratif : les lecteurs sont rares et les éditeurs méfiants. Les écrivains sont donc forcés de renoncer à la gloire littéraire, comme ce fut le cas de Chauveau et de Gérin-Lajoie. Même s'il écrit, Chauveau siège au Parlement, avant de devenir surintendant de l'Instruction publique et premier ministre de la province de Québec. Quant à Gérin-Lajoie, il occupe divers postes à titre de fonctionnaire.

Véronique ROY, « Le roman québécois du XIX^e siècle : chroniques d'un romancier honteux », dans Y. HAMEL et M. BOUCHARD (dir.), *Portrait de l'homme de lettres en héros, @na!yses*, hiver 2006

CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier. 1978 [1854], *Charles Guérin, Roman de mœurs canadiennes*, Montréal, Fides, coll. « Nénuphar. Les meilleurs auteurs canadiens ».

GÉRIN-LAJOIE, Antoine. 1993 [1874-1876], *Jean Rivard le défricheur*, suivi de *Jean Rivard, économiste*, Montréal, Bibliothèque québécoise.

PARENT, Étienne, 1982 [1850], « L'industrie considérée comme moyen de conserver la nationalité canadienne-française - 1846 », dans *Le Répertoire national*, tome IV, Montréal, VLB éditeur.

SULEIMAN, Susan Rubin. 1983, *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture ».